Contingence et raison d'État dans les *Histoires tragiques* de Malingre

Thibault Catel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/2121>

DOI : 10.4000/rief.2121

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Thibault Catel, « Contingence et raison d'État dans les *Histoires tragiques* de Malingre », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 8 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 05 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/rief/2121> ; DOI : 10.4000/rief.2121

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Contingence et raison d'État dans les *Histoires tragiques* de Malingre

Thibault Catel

Introduction

- 1 Il est plusieurs manières de définir le hasard et plusieurs manières de le concevoir en littérature. L'idée de Cournot, selon laquelle le hasard serait la rencontre de deux séries causales indépendantes¹, définit bien le hasard mathématique des probabilités. Cette définition pourrait également rendre compte du romanesque littéraire, tel que l'affectionnent les romans de chevalerie et les romans grecs, dans lesquels l'aventure commence avec les mauvaises et fortuites rencontres faites par le héros : tempête marine, brigands de forêt, enchanteurs plus ou moins bienveillants. Ce hasard, quand il devient tragique, a pour nom « l'infortune » : c'est Actéon dont les pas le guident malheureusement au bain de Diane².
- 2 Un autre type de hasard regrouperait les événements qui s'écartent de leur fréquence habituelle, dont la contingence résiderait dans la disproportion entre les causes et les effets. C'est ce hasard qui gouverne les mutations dans l'ordre du vivant ou dans l'ordre de l'histoire. On pourrait l'illustrer par la célèbre maxime de Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé³ ». L'enchaînement des effets échappent à l'intelligence. Ce hasard repose non pas sur une absence de causalité mais sur une causalité faible, dans laquelle l'enchaînement des circonstances revêt une singulière importance. Les historiens qui traquent les *arcana imperii* cherchent justement à dévoiler le rôle de ces circonstances (souvent d'origine passionnelle) dans la production des événements historiques.
- 3 Ces deux types de hasard se retrouvent dans le corpus des histoires tragiques du XVI^e et du XVII^e siècles. Recueils recensant des événements extraordinaires censément récemment advenus – ce que la *novellistica* nommait des *casi* et que nous appellerions des faits divers –, les histoires tragiques soulèvent un certain nombre de questions sur la nature des faits rapportés : quelle causalité assigner à ces événements qui perturbent le

cours ordinaire et régulier des choses ? Ces faits divers sont-ils le produit d'une nécessité qui n'est pas immédiatement perceptible (Providence) ou, bien au contraire, leur singularité n'est-elle que le fruit du hasard ?

- 4 Le mot de « hasard », qui a souvent le sens de « danger⁴ », n'est pas à l'époque le plus employé pour désigner la contingence. On utilise plus volontiers « accident », « fortune », « cas », « aventure ». Outre ces termes, le mot de « rencontre », récemment mis à l'honneur par Olivier Guerrier dans un livre qui s'attaque à la question du hasard chez Montaigne⁵, semble pouvoir particulièrement bien caractériser la nature de la contingence des histoires tragiques. Le titre de *Rencontres funestes*, que Camus donne à son dernier livre d'histoires tragiques (1644), pourrait être appliqué aux autres recueils d'histoires tragiques qui collectent, peu ou prou, des événements malheureux et imprévus : duels accidentels, chutes mortelles, tempêtes en mer surprenant les protagonistes.
- 5 Littérature exemplaire, les histoires tragiques ne relatent pas les *casi* pour eux-mêmes, mais pour la valeur didactique qu'ils renferment. Les rencontres funestes, si elles sont aléatoires dans leur surgissement, n'en révèlent pas moins une loi morale. Le pot de fleur qui tombe malencontreusement sur la tête d'un conjurateur est une leçon bien claire adressée aux séditeux⁶. L'événement tragique est alors l'occasion d'une rencontre du contingent et du sens, du singulier et de l'universel. Comme le dit Olivier Guerrier, « la notion [de rencontre] mobilise un ensemble de relations, relation entre la délibération et la surprise, entre la nécessité et le hasard, entre l'événement dans ce qu'il a de brutal et le processus qui l'inclut dans un ordre plus vaste et lui donne sens »⁷. Cette dynamique, ou cette dialectique, est au cœur de l'exemplarité du fait singulier propre aux histoires tragiques⁸.
- 6 Chez les auteurs d'histoires tragiques avant Malingre, les rencontres ou les accidents funestes sont bien souvent adossés à un providentialisme ou à une casuistique qui tentent de replacer l'événement dans un ordre régulier des choses. Le premier modèle, providentialiste, peut être illustré par un récit de Camus, « Le témoin aveugle ». Dans cette histoire, un aveugle, seul témoin auriculaire d'un meurtre, se trouve quelques années plus tard dans une auberge quand un homme, chargé d'enquêter sur la disparition de la victime, s'y rend pour se renseigner sur l'affaire. L'aveugle offre son aide et, grâce à cette rencontre fortuite, le meurtrier est appréhendé⁹. Cet étrange hasard n'est en rien contingent, il en réalité la marque de la « providence de Dieu »¹⁰. Dans l'épître d'*Agatonphile*, Camus alertait déjà sa dédicataire sur le fait que les « divers accidents [font] admirer la conduite de la divine Providence »¹¹. Dans la perspective thomiste de Camus, la cause accidentelle, le hasard, révèle la cause première, la Providence.
- 7 L'autre manière d'aborder la contingence, qui correspond à la seconde conception du hasard que nous avons distinguée, est d'en faire non plus une rencontre mais un cas singulier, une variation étonnante de l'ordre des choses. Le hasard, c'est alors l'exception, le rare, ce qui sort de l'ordinaire¹² : jeune fille irréprochable qui se transforme subitement en furie, amants adelphiques ou la figure de la mère incestueuse chez Rosset¹³. Le hasard, comme fait singulier qui marque un dérèglement de la causalité, apparaît comme un cas à interroger et relève d'un discours casuistique. On remarquera que, dans l'une comme dans l'autre appréhension de la contingence – casuistique ou providentialiste –, la reconnaissance du hasard fait suspecter l'existence d'un ordre caché. Par leur visée exemplaire, les histoires tragiques cherchent à rendre régulier l'irrégulier, à domestiquer le hasard.

- 8 C'est par rapport à ces conceptions du hasard qu'il faut situer l'œuvre de Malingre et sa tentative d'articuler politique et contingence et de penser le hasard dans son immanence.

I. Une écriture de la contingence

1. L'œuvre de Malingre entre chronique et histoire morale

- 9 Historien qui a mis sa plume au service de la monarchie, Claude Malingre (1580-1653) a composé trente-deux ouvrages historiographiques ou apparentés¹⁴. Il est également connu pour avoir dirigé le *Mercure françois* de 1644 à 1648. La vaste production de ce « barbouilleur de papier »¹⁵, selon le mot de Sorel, s'explique moins par une aisance dans l'écriture¹⁶ (à la différence de Camus) que par nécessité puisque la publication est avant tout pour lui un gagne-pain.
- 10 Malingre n'est pas, tant s'en faut, un auteur original. Il n'est pas pour autant, dans ses choix de compilation, sans cohérence. Contrairement à une tendance de l'historiographie de la fin du XVII^e siècle qui s'intéressait aux origines du royaume¹⁷, Malingre traite de l'*historia sui temporis*¹⁸. De son premier ouvrage en 1601, l'*Histoire des derniers troubles de France, sous les règnes des roys Henry III et Henry IV* jusqu'à son immense entreprise d'une *Histoire de la rebellion excitée en France par les rebelles de la religion prétendue réformée* de 1622-1629, en passant par l'*Histoire générale de la rebellion de Boheme* (1623), de nombreuses œuvres prennent pour objet les séditions et rébellions en tous genres, thèmes qui seront centraux dans les *Histoires tragiques de nostre temps*. L'attrait pour l'histoire de son temps et pour la polémique est la cause et la conséquence de son titre d'historiographe de France, reçu en 1614 pour son ouvrage sur la loi salique¹⁹. Cette forte proximité temporelle avec l'objet historique, qui donne à ses récits un aspect de chronique, n'est pas sans incidence, comme on le verra, sur la causalité historique.
- 11 Malgré une certaine sécheresse dans l'exposition des faits, Malingre estime que l'on peut retirer des leçons utiles de ses chroniques. Dans le *Recueil tiré des registres de la cour de Parlement*, significativement sous-titré « Pour servir au Temps present », Malingre affirme que les événements des guerres de Religion qu'il évoque dans cet ouvrage et la manière dont Henri III puis Henri IV en vinrent à bout peuvent « servir d'exemple pour sortir heureusement des presens troubles » (la Fronde)²⁰. Selon la visée exemplaire qui lui est fréquemment assignée, l'histoire remplirait une fonction didactique et pragmatique.
- 12 On perçoit aisément qu'il est nécessaire pour que l'histoire soit exemplaire qu'elle repose sur une causalité régulière²¹. Cependant, à rebours de ces ambitions didactiques, l'écriture de Malingre et sa vision d'une histoire soumise aux aléas et à l'aléatoire rendent difficilement tenable le fonctionnement exemplaire de ses récits, comme le montrent les *Histoires tragiques de nostre temps*.

2. Le hasard, résultat d'une écriture empressée de l'actualité

- 13 Par son titre, les *Histoires tragiques de nostre temps* renvoient au « genre » de l'histoire tragique et, précisément, à l'ouvrage du même titre de Rosset, auquel Malingre reprend deux histoires²². Il est intéressant d'examiner l'adaptation que Malingre fait d'une d'entre elles, l'histoire de Guémadeuc, afin de mettre en lumière comment la contingence apparaît d'abord chez l'historiographe comme un fait d'écriture. Le baron de Guémadeuc

est un personnage réel connu pour diverses exactions qui lui valurent d'avoir la tête tranchée en 1617 sur ordre du roi. Dans son récit²³, Rosset énumère les crimes et les outrages de celui qu'il a rebaptisé Lystorac : il lève de lourds impôts, bat ceux qui se plaignent, maltraite sa femme, tente d'assassiner un juge et, pour se venger de la plainte de ce dernier, exhume le cadavre de sa mère et le jette dans un étang... Avant de rapporter tous ces méfaits, Rosset fait figurer un avant-propos généalogique qu'il juge indispensable à la pleine compréhension des événements : le frère aîné de Lystorac a ouvert une querelle sanglante avec une autre famille bretonne en ravissant une femme, ce qui lui vaudra d'être misérablement assassiné. Cette « préface », comme Rosset l'appelle²⁴, fait porter une ombre de fatalité sur le récit : la *furor* de Guémadeuc ne naît pas de nulle part²⁵.

- 14 L'adaptation de Malingre est marquée par une réduction drastique du récit. L'historiographe retranche presque systématiquement les interventions du narrateur qui éclairciraient la conduite du personnage, comme ces vérités générales et exemples historiques qui permettaient chez Rosset de comprendre comment un bon naturel peut subitement se transformer en son opposé. Malingre s'en tient au for externe des personnages, refusant de poursuivre la veine sentimentale et psychologique ouverte par Rosset : il s'adresse désormais à un « Lecteur, prudent et sans passions »²⁶. Il évacue de sa narration les intrigues amoureuses et ne s'attarde pas sur les sentiments d'où procèdent les actes cruels de Guémadeuc. Surtout, il réduit à la portion congrue les discours directs qui donnaient accès, dans la version de Rosset, à l'intériorité des personnages et aux motivations qui les poussent à accomplir telle ou telle action.
- 15 Toujours suivant ce principe de concentration narrative, Malingre s'en tient au seul assassinat de Névet par Guémadeuc et à sa fuite dans la forteresse. Foin de l'ascendance tragique, le récit débute avec le meurtre de Névet, sans que l'on sache les origines de la haine qu'il lui voue. Le fait brut seul semble intéresser Malingre. Le manque d'analepses et de prolepses et l'absence d'intrigues secondaires confèrent au crime une première impression d'arbitraire. En effet, un même événement, selon qu'il s'insère ou non dans un récit préalable, sera attribué à la « fatalité », à la « fortune », ou bien au hasard. Au détour d'un développement sur les critères de différenciation du destin et du hasard, Cicéron pointait ainsi l'importance que peut avoir, du moins pour les âmes naïves, la prédiction dans la transformation du hasard en destin : l'absence de présage de la mort du brigand Icadius, dans le récit de Posidonius, est la preuve que sa mort ne relève pas du destin mais du hasard²⁷. La mise en récit de l'événement est fondamentale : il y a une narratologie propre au hasard. Les différentes suppressions auxquelles procède Malingre concourent donc à priver son récit de sa pleine intelligibilité : sans être absurdes, les événements apparaissent non nécessaires. L'assèchement narratif et émotionnel est le revers d'une historisation extrême du récit dans laquelle l'ordre chronologique de la chronique supplante la recherche des causes²⁸.
- 16 Le hasard chez Malingre est donc d'abord privatif : il est consécutif à une rhétorique du fait brut et à un escamotage des causes. Comme la comparaison avec ses sources tend à le montrer, cela n'a rien d'accidentel dans les *Histoires tragiques de nostre temps*. Dans l'histoire II, qui se passe en Russie aux Temps des troubles (1598-1613), Dimitri Ivanovitch, dernier fils d'Ivan le Terrible, se fait assassiner par un de ses opposants qu'il avait exilé. Voici comment Malingre rapporte l'événement :

l'Empereur Demetrius Joannes fut perfidement et cruellement assassiné en son Palais par gens choisis par cet effet, et en suite mil sept cens cinq Polonois logés en

divers quartiers de Mosco furent aussi tuez, Vacilei Ivanevits Choutsquistant chef de ceste conspiration, en vengeance de ce que l'Empereur luy avoit voulu trancher la teste.²⁹

- 17 Le massacre des Polonais est mis sur le même plan que l'assassinat de l'empereur, sans que le lien entre les deux événements ne soit précisé ni que soit fournie d'autre explication à ces faits que la mortification du conspirateur. Dans la suite du récit, le corps de l'empereur est traîné nu, puis exposé trois jours sur la place de l'exécution, sur une table, la tête pendant d'un côté les jambes de l'autre. On est frappé par l'irrationalité sanguinaire de cette Saint-Barthélemy moscovite, qui paraît dépourvue de véritable cause. À l'inverse, les sources que Malingre a sollicitées³⁰ détaillent les raisons qui ont mené à la déchéance de l'empereur : Dimitri serait en fait un catholique caché, qui entretient des archers étrangers, un imposteur fabriqué par les Polonais, eux-mêmes sur le point d'égorger les Moscovites.
- 18 Dans cette histoire, Malingre supprime méthodiquement les circonstances des événements qu'il préfère présenter comme imprévus et imprévisibles. Selon le vœu montaignien, Malingre prend le parti des choses contre les causes³¹. Cela se manifeste notamment par le goût prononcé de Malingre pour les petits faits historiques qui n'ont que peu de valeur étiologique³². La conséquence de cette écriture historiographique, qui juxtapose plus qu'elle ne subordonne, est de donner une image de l'histoire conduite par le hasard. Le déplacement de l'histoire tragique d'un régime fictionnel et/ou exemplaire, comme chez Rosset, à un régime historique chez Malingre correspond au passage d'une causalité pleine à une causalité faible, comme si le domaine de l'histoire brute était celui de la contingence.
- 19 Il est important de noter que la place donnée au hasard dans la conduite des événements historiques procède moins d'une réflexion théorique que d'un effet d'écriture qui minore la causalité. En ce sens, il ne faudrait pas en faire un tenant du pyrrhonisme historique au même titre que Cornelius Agrippa ou La Mothe le Vayer qui pointent l'incertitude de la connaissance historique. L'importance prise par le hasard dans l'œuvre de Malingre est étroitement dépendante du contexte d'écriture et des sources choisies. En s'inspirant principalement de périodiques ou de relations d'événements récemment advenus, Malingre n'a pas le recul nécessaire pour démêler l'écheveau de causes des faits dont les conséquences se font encore sentir au moment où il écrit. Ainsi la guerre de Trente ans, fond historique de plusieurs histoires, n'est pas encore terminée à la date où il publie son ouvrage pour la première fois (1635). Les différents troubles qui agitent la royauté dans les années 1620-1630 sont les prémisses de la Fronde qui n'a pas encore eu lieu. En racontant l'histoire en train de se faire, Malingre se heurte à son inintelligibilité et à son apparente contingence. Il est difficile d'établir les causes d'un événement quand on n'en connaît pas l'issue. Il y a une sorte de hasard par provision, méthodologique, de l'historien des temps présents. Il faut que le temps passe pour que la fortune devienne destin.

II. De la nécessité politique du hasard à la raison d'État

- 20 Si le rôle joué par le hasard apparaît comme une nécessité imposée par le type même d'histoire pratiqué par Malingre, la « fortune », variante humanisée du hasard, est l'objet cependant d'un profond intérêt de la part de l'historiographe qui explore les liens entre contingence et action politique.

1. Le cas d'Henri IV : le hasard peut-il être nécessaire ?

- 21 L'histoire qui ouvre le recueil, consacrée à l'assassinat d'Henri IV, est exemplaire de la fascination de Malingre pour ce qui relève de la contingence historique. La mort du grand Henri apparaît comme une rencontre funeste, un malheureux hasard, beaucoup moins prévisible que l'assassinat d'Henri III. Le vocabulaire qu'utilise Malingre pour qualifier cette mort insiste sur son aspect fortuit et inattendu : « accidents inesperez », « accident tant funeste », « funeste changement de fortune ! funeste et admirable », « malheureuse rencontre, desastreuse journée, miserable fortune »³³.
- 22 Dans le but de transformer cet accident scandaleux en destin plus acceptable, les historiographes proches du pouvoir, dont Malingre, cherchent à en relever les signes avant-coureurs. Pierre Matthieu, dès 1611, énonce toute une série de prédictions qui auraient annoncé la mort malheureuse du roi (songes, présages astrologiques, prodiges, comme la chute inopinée d'un arbre dans la cour du Louvre) dont Henri n'aurait fait que rire³⁴. À la fin du siècle, dans son *Abrégé historique*, Mézeray continue à se montrer sensible à de semblables prédictions³⁵. Dans le même esprit, Malingre s'ingénie à rappeler les accidents qui survinrent aux grands du royaume rue de la Ferronnerie³⁶ ou bien à inventorier tous les malheurs arrivés entre le 13 et 16 mai (Henri IV est mort le 14 mai) depuis les Chaldéens, en passant par les Égyptiens, les Carthaginois, les Hongrois, etc³⁷. La régularité symbolique que l'historiographe tente de découvrir a pour but évident de conjurer le hasard de la mort du roi.
- 23 Malingre invoque un second argument, d'ordre psychologique cette fois, qui doit rendre cet assassinat moins déroutant. La grandeur des princes attise les passions violentes (haine, envie) contre lesquelles même le roi le plus prudent ne saurait se prémunir³⁸ : « tant il est difficile qu'un Monarque, tant subtil et prudent soit-il, puisse conserver sa vie d'un meschant déterminé qui, hazardant son malheur, a conjuré sa mort »³⁹. Le recours à des exemples passés (de princes tués par conjurateur) doit permettre de donner un semblant de rationalité à cet assassinat, d'en atténuer la rareté et le scandale. Malingre parle d'une « fatalité mauvaise des braves capitaines » qu'ils ont de rencontrer « quelque accident estrange »⁴⁰. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il existerait une fatalité de l'accident, quelque chose comme une nécessité du hasard.
- 24 Le récit minutieux qui est fait de la dernière journée d'Henri IV montre combien la réussite du geste de Ravallac repose sur une suite d'accidents : la chaleur qui pousse le roi à quitter son épais manteau qui aurait pu le protéger de la dague ; son refus que Monsieur de Vitry, capitaine des gardes, rejoigne le carrosse ; la collision entre deux charrettes dans la rue par laquelle passe le roi qui oblige le carrosse à dévier de son trajet initial ; à cause de l'encombrement de la rue, les valets qui doivent faire un détour pour gagner le devant du carrosse de telle sorte qu'un seul d'entre eux couvre la gauche du carrosse par laquelle Ravallac attaque⁴¹. Dans la version détaillée de Malingre, la mort du roi apparaît *in fine* comme un malheureux concours de circonstances.
- 25 Les signes et les leçons historiques initiales ne sont pas pour autant invalidés. Si ces discours jouent un rôle de contre-feu indubitable – présenter la mort du roi comme un accident totalement fortuit nuit à sa grandeur et surtout peut mettre en cause sa divinité –, ils servent aussi à définir les contours d'un hasard vraisemblable et à penser la contingence comme une cause historique efficiente.

2. Usages de la fortune : anti-providentialisme et raison d'État

- 26 Cette inévitable contingence, qui se manifeste dans l'ordre de l'histoire, prend chez Malingre le nom classique de « fortune ». La fortune permet à l'historiographe de plâtrer une absence de causalité. Par exemple, dans la cinquième histoire, alors qu'il vient de marier sa fille à son bassa Nassuf, le sultan le fait tuer. Nulle raison n'est donnée à ce revirement. Malingre invoque alors la fortune : « Ainsi apres que la fortune l'eut élevé à ces grandeurs si éclatantes, ne le pouvans monter plus haut, elle le renverse et le precipite au plus bas de ses malheurs »⁴². Au début du récit, Malingre avait évoqué cette péripétie comme « la cheute et l'accident de sa fortune »⁴³. L'expression est intéressante : en associant « accident » et « fortune », Malingre place clairement cette dernière du côté de la contingence.
- 27 Le mot « fortune » est employé à plusieurs reprises pour caractériser l'ascension des favoris d'extraction basse comme Battori ou Prodose qui ne doivent pas leur élévation à leur mérite mais à un concours de circonstances. La fortune chez Malingre n'a rien de la Tyché grecque, déesse de la nécessité. Bien au contraire, elle est le nom noble que prend le fortuit, l'accidentel, dont elle masque le prosaïsme. C'est à cause de la fortune que Boris Godounov, un des protagonistes de la seconde histoire, meurt d'apoplexie alors qu'il combattait contre Dimitri. Plusieurs personnages viennent ainsi à mourir au milieu de l'histoire, au gré des circonstances, suspendant par là même une lecture exemplaire ou cathartique que l'on pouvait faire du récit⁴⁴.
- 28 L'importance prise par la fortune, le hasard, dans l'œuvre de Malingre s'explique en partie par l'inflexion militaire qu'il donne aux histoires tragiques : la moitié des histoires (19 sur 39) sont consacrées aux combats ou aux duels. Sujet historique d'élection, la guerre est sûrement le lieu où l'expérience de la contingence est la plus vive. Au milieu de l'histoire I sur la mort d'Henri IV, Malingre, dans une *ekphrasis* de la statue de Mars, rappelle ce *topos* qui fait du dieu de la guerre également celui de l'incertitude : « Mars tenoit des balances de sa main droite signifiant que les evenemens de la guerre sont douteux et les victoires incertaines »⁴⁵. Ailleurs, Malingre le dit plus explicitement encore :
- L'esvenement de la guerre est tousjours douteux, perilleux, et divers, et n'y a Capitaine pour experimené qu'il soit, qui en puisse juger de la fin, pource que comme les stratagemes de la guerre sont incogneus pour la pluspart, par lesquels on void souvent les plus belles armées se perdre, et les hommes de courage servir de gloire et de trophées aux ennemis : aussi les victoires pour ces raisons sont incertaines⁴⁶
- 29 En choisissant un tel sujet, Malingre consent à rapporter des faits qui sont gouvernés par une causalité indécise. Dans l'histoire VI, ce sont les hasards de la guerre et non un dessein général qui décident de l'orientation politique du fragile duché de Bavière : le généralissime von Wallenstein est tour à tour le protecteur, le tyran et le sauveur de ce duché selon qu'il est ou non attaqué par les ennemis suédois. Quant à la mort du baron de Chabans, elle est due à une mauvaise « rencontre » de soldats croates au hasard d'une route⁴⁷.
- 30 À la différence de ce que l'on observe dans les histoires tragiques de Rosset ou de Camus dans lesquelles la fortune masquait l'action de la Providence⁴⁸, la fortune chez Malingre est détachée de toute transcendance (de tout destin ou de Providence). La fortune n'est pas pour autant un « archaïsme du discours tragique »⁴⁹, elle sert de cadre pour penser

une causalité casuelle des faits. Il est remarquable que dans les récits qui relatent la chute des tyrans (comme le généralissime Wallenstein dans la guerre de Trente ans), Malingre n'invoque jamais la Providence, cause pourtant habituellement alléguée quand il s'agit de la chute des tyrans. Pour le dire à nouveau en termes thomistes, dans l'écriture de l'histoire, Malingre se contente de la cause particulière, accidentelle, sans chercher derrière la cause universelle. La fortune chez Malingre est résolument immanente, elle renvoie à la contingence de toute action historique.

- 31 Si cette fortune immanente et contingente ne masque aucun providentialisme, elle n'est pas pour autant dépourvue de tout sens. Derrière la contingence des destins individuels, ce n'est pas la Providence mais la raison d'État qui se profile. Ainsi Wallenstein est tué par des officiers irlandais au nom de la fidélité à l'empereur Frédéric II : le tyrannicide n'est ni guidé par la Providence (jamais invoquée) ni par une conception morale, mais par le simple fait que la puissance impériale ne se partage pas⁵⁰. Lecteur attentif de de Thou en la faveur de qui il glisse un mot au début des *Histoires tragiques de nostre temps*⁵¹, Malingre a une position de Politique dans sa conception du pouvoir royal : le roi ne tire sa puissance que de lui-même. L'éloge qu'il fait des grands commis de l'État – Pardaillan (protestant fidèle à Henri IV et Louis XIII), le sieur du Cros, Barnevelt – repose sur l'idée que rien n'est plus sacré que l'État. Les infortunes des personnages, toujours brutales et imprévisibles⁵², qu'elles soient méritées (comme pour le duc de Buckingham) ou injustes (dans le cas de Barnevelt), ne signalent pas l'action de la Providence mais révèlent plus banalement le triomphe de la raison d'État et la légitimité d'un pouvoir fort. C'est la grande leçon de Malingre : l'histoire contemporaine nous enseigne les malheurs des grands États où le prince n'est pas « absolu ».

*

- 32 En guise de conclusion, on pourrait rappeler que la contingence des événements dans les *Histoires tragiques* de Malingre est étroitement liée à une période politique et historique précise (les années 1620-1630) dans laquelle la légitimité du pouvoir en place est contestée et qu'il convient toujours de réaffirmer. C'est pourquoi Malingre met en scène des protestants fidèles au roi. C'est aussi pour cette raison que Malingre, au début de l'histoire XII, défend la sacralité des lois du roi : les lois royales sont « comme les branches et rameaux des Lois et Ordonnances divines »⁵³.
- 33 Propagandiste opportuniste, Malingre met son œuvre au service de la monarchie et montre avec quelle inflexible régularité sont appliquées les ordonnances royales, comme par exemple dans la série de récits sur le duel (IX, X, XII). Nul ne peut ignorer ni échapper à la loi du roi. En mettant en avant l'inévitable part de hasard, d'aléatoire tragique, dans toute action politique, Malingre cherche à décourager les entreprises séditionnelles. C'est autour de la notion d'infortune que peuvent s'articuler hasard et exemplarité historique. Les infortunes ne sont pas, comme chez Boèce, un prétexte au *contemptus mundi* qui définirait la posture du sage retiré ou du chrétien méditatif⁵⁴. La leçon de ces infortunes n'est pas d'ordre moral mais plutôt pragmatique : elle réaffirme la nécessité d'un pouvoir politique absolu. Les diverses infortunes des individus signalent par contrecoup la puissance de l'absolutisme en train de s'affirmer. En faisant du hasard un acteur de l'histoire, en le dissociant de la Providence, Malingre propose alors un nouveau type de tragique qui ne se trouvait ni chez Rosset ni chez Camus : un pur tragique de la contingence.

NOTES

1. On trouve diverses formulations de cette idée dans ses différents ouvrages épistémologiques : *Exposition de la théorie des chances et des probabilités* (1843), ch. 4 ; *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* (1851), ch. 3 ; *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* (1861), L. I, ch. 7.
2. Ovide parle d'un « *Fortunae crimen* » (*Métamorphoses*, éd. G. Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1985, L. III, v. 141, p. 73).
3. Pascal, *Pensées*, éd. P. Sellier, Paris, Bordas, 1991, fragment 32, p. 163.
4. Voir par exemple dans les histoires tragiques de Malingre qui seront notre objet d'étude : « Chose estrange, que l'amour de vivre nous est si naturel que nous aymerions mieux estre assuré de la vie dans la plus miserable condition, qu'estre au hazard de la perdre dans le trosne le plus glorieux de la terre », C. Malingre, *Histoires tragiques de nostre temps*, Rouen, David Ferrand et Thomas Daré, 1641, p. 139-140, nous soulignons.
5. O. Guerrier, *Rencontre et Reconnaissance. Les Essais ou le jeu du hasard et de la vérité*, Paris, Classiques Garnier, 2016.
6. Rosset, *Histoires mémorables et tragiques de ce temps*, éd. A. de Vaucher-Gravili, Paris, Librairie générale française, 1994, histoire XVIII. Ce récit ne manque pas de rappeler l'histoire de la statue de Mitys qui tombe sur le meurtrier de Mitys et le tue, telle que la rapporte Aristote dans la *Poétique* (chap. IX, 1452a 6-10) ou la version qu'en donne Plutarque pour illustrer l'infailibilité de la justice divine (Plutarque, « Sur les délais de la justice divine », *Œuvres morales*, éd. et trad. R. Klaerr et Y. Vernière, Paris, Belles Lettres, 1974, t. VII-2, 8, p. 141).
7. O. Guerrier, *Rencontre et reconnaissance*, cit., p. 41.
8. Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre travail de thèse, T. Catel, « "Le sentier de l'exemple" : morale et moralisation dans la nouvelle tragique en France de 1559 à 1630 », thèse de doctorat, dir. G. Ferreyrolles, Université Paris-Sorbonne, 2016, p. 553-612.
9. Cette rencontre totalement fortuite rappelle l'exemple, que prend Aristote pour définir la fortune, de l'homme qui va au marché et rencontre son débiteur (*Physique*, éd. et trad. H. Carteron, Paris, Belles Lettres, 1990, L. II, 197a 1-5, p. 71).
10. J.-P. Camus, *Les Spectacles d'horreur*, éd. S. Ferrari, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 93.
11. Id., « Epistre à Madame la Comtesse de Saint Paul », *Agatonphile*, Paris, C. Chappelet, 1620, non paginé.
12. Cette manière de définir le hasard, ou plutôt la fortune, en fonction de la fréquence du phénomène vient d'Aristote, *Physique*, cit., L. II, 196b 10-23, p. 70.
13. Rosset, *Histoires mémorables et tragiques*, cit., histoires VII et XXII.
14. Malingre n'a jamais écrit de fiction. Ses *Histoires tragiques de nostre temps* ont été également conçues dans la continuité de son œuvre d'historiographe.
15. Cité par S. Uomini, *Cultures historiques dans la France du XVII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 120.
16. Malingre laisse à la postérité une image d'homme peu scrupuleux, au style rude, sans originalité et surtout aux stratégies d'écriture surnoises. Pour une analyse détaillée de la réception de Malingre, voir S. Uomini, *op. cit.*, p. 127-129.
17. Voir par exemple Du Haillan, *De l'estat et succez des affaires de France depuis Pharamond, premier roy des Franks, Francons ou François, jusques au roy Loys unziesme*, Paris, P. L'Huillier, ou Belleforest, *Les Grandes Annales et histoire générale de France, dès la venue des Franks en Gaule jusques au règne du roy très-chrestien Henry III*, Paris, G. Buon, 1579, 2 vol.

18. On peut citer l'*Histoire de nostre temps*, Paris, Petit-Pas, 1626, la *Suitte de l'histoire de nostre temps*, Paris, Petit-Pas, 1630 ou bien encore l'*Histoire de Louys XIII, roy de France et de Navarre* (Paris, Petit-Pas) publiée en 1616, alors que Louis XIII a à peine quinze ans...
19. Malingre, *Traicté de la loy salique, armes, blasons, & devises des François*, Paris, Claude Collet, 1614.
20. Id., « Au lecteur », *Recueil tiré des registres de la cour de Parlement*, Paris, A. Courbé, 1652, non paginé.
21. K. Stierle fait de l'apparition de la contingence (de la *fortuna*) dans les nouvelles de Boccace, le point de départ de la crise de l'exemplarité (« Three Moments in the Crisis of Exemplarity : Boccaccio-Petrarch, Montaigne, and Cervantes », dans *The Journal of the History of Ideas*, octobre 1998, 59, 4, p. 581-595). On pourra lire avec profit la réponse de F. Cornilliat à cet article dans le même numéro (« Exemplarities : A Response to Timothy Hampton and Karlheinz Stierle », p. 613-624).
22. Il s'agit de l'histoire XV sur le baron de Guémadeuc et la XXI sur le sieur de Valéran et Jeanne Presto.
23. Rosset, *Histoires mémorables et tragiques de ce temps*, éd. cit., histoire XVII, p. 366-385.
24. Ibid., p. 368.
25. L'assassinat par surprise et dans la rue de Lucemont par Lystorac apparaît comme un écho de celui de Tymante qui s'est déroulé dans les mêmes conditions.
26. Malingre, *Histoires tragiques de nostre temps*, cit., p. 607.
27. Cicéron, *De fato*, éd. et trad. A. Yon, Paris, Les Belles Lettres, 1991, III, 5-6, p. 3-4.
28. Sur le style historiographique de Malingre, nous nous permettons de renvoyer à un de nos articles : « Les *Histoires tragiques de nostre temps* (1635) de Malingre : l'histoire tragique comme chronique historique », dans F. Greiner (dir.), *Le roman au temps de Louis XIII*, Paris, Classiques Garnier, à paraître en 2018.
29. Malingre, *Histoires tragiques de nostre temps*, cit., p. 109.
30. Les trois sources compilées par Malingre sont les suivantes : B. Barezzi, *Discours merveilleux et véritable de la conquête faite par le jeune Démétrius*, Arras, La Rivière, 1606 ; J. Margeret, *Estat de l'empire de Russie et grand duché de Moscovie*, Paris, M. Guillemot, 1607 ; et surtout *Mercure françois*, Paris, Etienne Richer, 1611, t. I, f. 41 v°-55 r° et 152 r°-158 v°.
31. Montaigne, *Essais*, éd. E. Naya, Paris, Gallimard, « folio », 2009, L. III, 11, p. 348.
32. Comme, par exemple, les deux coups d'une petite hache qui finissent par avoir raison du jeune sultan Osman (Malingre, *Histoires tragiques de nostre temps*, op. cit., p. 154) ou la composition des repas du sieur Tavan en prison (ibid., p. 408).
33. Ibid., p. 36, 44, 52, 58.
34. P. Matthieu, *Histoire de la mort déplorable de Henry III*, Paris, Vve M. Guillemot et S. Thiboust, 1611.
35. Mézeray, *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, Amsterdam, Schelte, 1696, t. VI, p. 384-385.
36. Malingre, *Histoires tragiques de nostre temps*, cit., p. 11-14.
37. Ibid., p. 14-28.
38. L'histoire VIII en apporte une autre confirmation puisque la prudence de Pardaillan ne l'empêche pas d'être assassiné (ibid., p. 279). Le baron de Chabans (XIV), le sieur du Cros (XVIII) ou encore Barnevelt (XIX) connaissent le même sort.
39. Ibid., p. 6.
40. Ibid., p. 5.
41. Malingre, *Histoires tragiques de nostre temps*, cit., p. 30-32.
42. Ibid., p. 187.
43. Ibid., p. 183.
44. On peut aussi penser aux traîtres de Gavi qui auraient vendu la place forte aux Genevois par avarice et meurent de mort naturelle avant que la justice ne les attire (XXVI).

45. Ibid., p. 42.

46. Ibid., p. 879.

47. Ibid., p. 350.

48. Pensons au pot de fleur qui tombe sur la tête du conspirateur et fauteur de troubles Tiepolo chez Rosset.

49. C'est ce que pense S. Uomini.

50. Malingre, *Histoires tragiques de nostre temps*, cit., p. 230.

51. « Epistre à Pierre de Corbinelly », ibid., non paginé

52. Dans le *Mercure françois* (Paris, E. Richer, 1622, t. VII, p. 114-123) d'où est tirée l'histoire des *Histoires tragiques*, du Cros n'est pas assassiné aussi brutalement que chez Malingre qui le fait mourir à peine arrivé à Montpellier. On retrouve la volonté de l'historiographe de présenter l'histoire comme foncièrement imprévisible et violente.

53. Malingre, *Histoires tragiques de nostre temps*, cit., p. 314. Cette sacralisation de la loi n'aboutit pas chez Malingre, de manière étrange, à la reconnaissance d'un plan providentiel. La loi est sacrée moins parce qu'elle est l'expression des volontés divines que parce qu'elle émane du roi.

54. « La fortune est plus utile aux hommes contraire que favorable, car sous l'apparence du bonheur, quand elle paraît enjouée, la fortune favorable est toujours mensongère, alors que la fortune contraire est toujours sincère quand elle se montre instable dans le changement. L'une trompe, l'autre instruit : l'une lie l'âme de ceux qui en jouissent avec l'apparence des biens mensongers, l'autre la libère par la connaissance de la fragilité du bonheur » (Boèce, *La Consolation de la philosophie*, éd. Cl. Moreschini et trad. E. Vanpeteghem, Paris, Librairie Générale Française, 2008, L. II, chap. 8, p. 131).

RÉSUMÉS

On se propose dans cet article d'étudier comment les *Histoires tragiques de nostre temps* de Malingre font de la contingence une cause historique efficiente. L'importance donnée aux faits casuels dans ce recueil d'histoire contemporaine s'explique d'abord par le type d'histoire pratiqué par Malingre : en racontant l'histoire en train de se faire, l'historiographe ne perçoit pas toutes les causes et se heurte à l'apparente contingence des événements. L'étude des sources montre cependant que Malingre tend à majorer l'irrationalité des faits et à faire de la « fortune » un moteur historique effectif. À la différence de ses prédécesseurs en histoires tragiques, Malingre opère une sorte de laïcisation de ce concept : la fortune n'est plus l'agent de la Providence mais celui de la raison d'État.

INDEX

Mots-clés : contingence, exemplarité, fortune, histoires tragiques, hasard, *historia sui temporis*, raison d'État, Malingre (Claude)